

# Le soleil des mourants

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Les marins perdus*

# JEAN-CLAUDE IZZO

Le soleil des mourants

---

ROMAN



© Éditions Flammarion, 1999

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Note de l'auteur

Il serait faux d'affirmer que ce roman est purement imaginaire. Je n'ai fait que pousser à bout les logiques du réel, et donner des noms et inventer des histoires à des êtres que l'on peut croiser chaque jour dans la rue. Des êtres dont le regard même nous est insupportable. C'est dire qu'à lire ces pages n'importe qui peut se reconnaître. Les vivants et les mourants.

*Aux hommes blessés,  
et aux femmes qui leur survivent,  
tant bien que mal il est vrai.*

*Pour Catherine,  
pour cet amour.*

*Il faut garder en mémoire la couleur de sa blessure  
pour l'irradier au soleil.*

Juliet Berto



## PROLOGUE

*L'hiver, Titi le portait en lui. Il lui sembla même, à cet instant, que le froid était plus mordant dans son corps que dans la rue. C'était peut-être pour ça, se dit-il, qu'il avait cessé de grelotter. Parce qu'il n'était plus qu'un bloc de glace, comme l'eau dans les caniveaux.*

*Une enseigne lumineuse, au-dessus de l'entrée d'une pharmacie, indiquait la température : -8 °C. Et l'heure : 20 h 01. Titi, à peine abrité sous le porche d'un immeuble, avait regardé s'égrener les minutes depuis 19 h 30. Puis l'air glacial avait brouillé sa vue. Il avait réalisé alors que la camionnette blanche des Restaurants du Cœur ne passerait pas, qu'il était inutile de l'attendre plus longtemps. Son itinéraire, à l'estafette, n'importe quel crève-la-faim le connaissait sur le bout des doigts : place de la Nation, place de la République, place des Invalides, porte d'Orléans. Mais elle ne passait jamais, mais jamais, place de l'Hôtel de Ville, cette saloperie de voiture ! Et lui, pourtant, c'était là qu'il était, place de l'Hôtel de Ville.*

*« Et merde ! il se gueula dans la tête. Tu perds complètement la boule, Titi ! » Son regard revint vers l'enseigne lumineuse, mais sa vue était toujours aussi floue. « Ouais, ben, c'est pas la peine de gueuler comme ça, ducon ! il se répondit. Je le sais, hein, je le sais... »*

*Oui, il perdait les pédales, chaque jour un peu plus. Rico le lui avait dit aussi, dès les premiers froids.*

*Et d'aller à l'hôpital se faire soigner. Mais Titi, à l'hôpital, il ne voulait pas y aller.*

*— Tu vas crever, il avait dit Rico.*

*— Et alors, hein, et alors ! L'hosto, c'est comme crever. Tu y rentres, et tu sors les deux pieds devant. Tu irais toi ? Tu irais ?*

*— Tu fais chier, Titi !*

*— Toi aussi, merde !*

*Depuis, il ne parlait plus, Titi. Pas qu'à Rico. À personne. Ou à peine. Parler, d'ailleurs, il n'y arrivait presque plus. Il n'en avait plus la force.*

*Devant lui, le feu passa au rouge pour la seconde fois. « Putain d'hiver », il se marmonna, histoire de se donner le courage de traverser. La peur l'avait gagné, Titi, de voir ses os se briser comme de vulgaires stactites. Pourtant, il fallait qu'il traverse, pour gagner l'entrée du métro.*

*Sa dernière chance, ce soir, c'était de rejoindre Rico et les autres à la station Ménilmontant. Sûr qu'ils devaient tous se demander où il était passé depuis ce matin. Peut-être qu'ils auraient un truc à manger. Et un coup de pinard à lui filer. Le pinard, c'est ce qui tenait chaud le plus longtemps dans le corps. Mieux que le café, le lait, le chocolat et toutes ces cochonneries.*

*Une bonne grande rasade de pinard, une clope, et après il verrait, pour la nuit. Fallait juste qu'il arrive avant qu'ils ne s'éclatent tous vers leur foyer d'accueil ou leur planque. Il espérait surtout que Rico serait encore là. C'était quand même son pote, Rico, depuis deux ans.*

*Titi fit un pas, puis deux. Prudemment. Il marchait en glissant ses pieds sur l'asphalte verglacé. Le chauffeur d'une voiture, à l'arrêt au feu – et que la démarche pataude de Titi dut amuser – lança un appel de phares, en faisant ronfler son moteur.*



— Connard ! balbutia Titi, mais sans tourner la tête vers la voiture par peur de glisser, de tomber, de se casser.

Il s'engouffra dans le métro avec satisfaction. Mais il fut surpris de ne pas recevoir sa chaleur en pleine gueule, comme d'habitude. Le froid semblait régner aussi dans les couloirs. Il se remit à grelotter. Il serra son manteau contre sa poitrine et s'assit.

— Z'avez pas une clope ? il demanda à un jeune couple.

Mais il avait dû parler trop bas. Ou peut-être n'avait-il pas parlé du tout, que dans sa tête. Le couple continua d'avancer sur le quai sans un regard pour lui. Il les regarda s'embrasser, et rire.

Un train arriva enfin.

— Mais où qu't'étais, bordel ? lui demanda Dédé.

Des six copains de Ménilmontant, il ne restait que Dédé.

— Rico, il t'a attendu jusqu'à maintenant. Il est parti essayer de te trouver au foyer. Moi, j'allais me casser.

Titi hocha la tête. Plus un son ne sortait de ses lèvres.

— Titi, ça va ?

Avec ses doigts, Titi fit le geste de manger.

— Faim, il crut réussir à dire.

— J'ai rien, Titi. Merde, j'ai rien ! Pas même un coup à boire.

Les yeux de Titi s'éteignirent. Ses paupières se fermèrent. Il piqua du nez. Le changement, à Belleville, l'avait épuisé. Plusieurs fois il avait failli tomber dans les escaliers.

— Oh ! Titi ! Putain, t'es sûr que ça va ?

Titi fit oui de la tête.

— Faut que j'y aille, Titi. Tiens...

Dédé sortit de sa poche une clope froissée, il la lissa entre ses doigts, puis l'alluma et la glissa entre les lèvres de Titi. Les yeux mi-clos, Titi aspira lentement la fumée, en remuant la tête de haut en bas. Sa manière de dire merci.

— Je vais lui dire, là-haut, que t'es encore là, hein, Titi. Tu m'entends, dis ? T'inquiète pas, ils viendront te voir.

Dédé donna une tape amicale sur l'épaule de Titi, puis il disparut sous le panneau Correspondances : Nation-Porte Dauphine.

Le quai était désert. Titi continua de fumer, la clope aux lèvres, les yeux fermés. Il piqua du nez une nouvelle fois.

L'arrivée d'un train le fit sursauter. Plusieurs personnes en descendirent, la plupart en milieu de rame, mais aucune ne le remarqua. Titi tira sur le bout de clope qui restait, puis le jeta. Il tremblait de plus en plus.

Il se leva péniblement, se traîna jusqu'au bout du quai. Là, il se faufila derrière la rangée de chaises en plastique, s'allongea sur le côté, la tête face au mur, puis il ramena le col de son manteau sur sa tête et ferma les yeux.

L'hiver qui était en lui l'emporta.

# PREMIÈRE PARTIE



« On the road again, et pour toujours »,  
disait Titi.

Rico refusa de répondre aux questions des journalistes. En début d'après-midi, il fut le premier de leur petit groupe de traîne-misère à revenir à la station Ménilmontant. Le quai, direction Nation, où ils avaient l'habitude de se retrouver, était verrouillé. Alors, il alla s'installer en face, sur l'autre quai.

Les trains ne circulaient plus. Ça grouillait de monde. Les pompiers d'abord, avec leur matériel de réanimation, puis des policiers et plein d'agents de la RATP. Quand Rico vit comment ils emmenaient Titi, il comprit qu'il était mort.

Une équipe de télévision débarqua. Les informations régionales. La journaliste, une jeune femme au visage austère, les cheveux courts, presque ras, le repéra et l'équipe fut sur lui en quelques minutes. Il n'avait pas eu la force de bouger, Rico. Trop de chagrin.

La mort de Titi.

— La mort de Titi, répéta la journaliste. C'est bien comme ça qu'on l'appelait, n'est-ce pas ?

Il continua à fumer, les yeux baissés, sans répondre. Il n'avait rien à dire. Qu'est-ce qu'il y avait à dire ?

Rien. D'ailleurs, comme devait le déclarer à cette journaliste le responsable du service sécurité de la RATP : « Des SDF qui meurent dans les couloirs du métro, en cette saison, il y en a presque tous les jours, plusieurs par semaine en tout cas, surtout par arrêt cardiaque... »

Rico, le soir, il suivit les infos chez Abdel, un petit troquet d'Arabes, rue de Charonne, où il avait ses habitudes. Il prenait une pression, fumait une clope, regardait la télé, et personne ne venait lui faire remarquer qu'il gênait la clientèle. Abdel, parfois, il lui offrait une assiette de couscous.

— Çui qu'on parle, là, tu le connaissais ? l'interrogea Abdel.

— C'était mon pote.

— Merde ! Paix à lui.

La journaliste, et cela surprit Rico, avait été assez juste dans son commentaire en début de reportage. « Jean-Louis Lebrun, mort à 45 ans, sur le quai du métro Ménilmontant le vendredi 17 janvier vers 22 ou 23 heures, évacué le samedi 18 janvier, à 14 h 30. Des centaines de Parisiens sont passés sans rien remarquer. La RATP non plus. »

— C'est dégueulasse, commenta Abdel.

« Sur des millions d'usagers, ce n'est pas étonnant... » avait poursuivi le porte-parole de la RATP.

— Tu veux une autre bière ?

— Je veux bien.

Puis Dédé apparut sur l'écran.

Dédé, il avait débarqué sur le quai en gueulant après la RATP qui avait laissé crever Titi. « Ouais, ouais... avant de partir, je l'ai averti, l'employé du guichet. Je lui ai dit que Titi, il avait pas l'air bien. Comme malade, quoi. Moi, je pensais qu'ils allaient appeler les pompiers, quoi, et... »

La journaliste lui avait fait répéter ces mots-là, plus calmement, devant la caméra. Bien sûr, le chef de la station affirmait, lui, que l'employé de nuit n'avait pas été prévenu.

— Normalement, conclut, tout sourire, le responsable de la RATP, on ne doit laisser personne dans les stations, la nuit. Mais par souci humanitaire, il arrive que nos équipes de surveillance ferment les yeux. C'est sans doute ce qui est arrivé hier soir.

Rico n'écoutait plus. Il buvait sa bière à petites lampées. Il pensait à Titi. Son ami, depuis deux ans. Son seul ami. Le dernier.

Ils s'étaient rencontrés devant la salle paroissiale de l'église Saint-Charles de Monceau, à faire la queue sur le trottoir avec une vingtaine d'autres. Question bouffe, c'était, paraît-il, ce qui se faisait de mieux à Paris. De plus, l'hôtesse des lieux, Mme Mercier, avait le chic des jolis mots pour rehausser la saveur de n'importe lequel de ses plats. Ainsi, à son menu, une plâtrée de nouilles égrenée de chair à saucisse, servie dans un bol en plastique, devenait « timbale de pâtes à la viande » !

Depuis qu'il avait découvert l'endroit, Rico y venait quelquefois, comme les gens normaux vont au restaurant. Pas trop souvent quand même, parce qu'avant de bouffer, il fallait se taper deux minutes de recueillement, et ensuite prier. Le Notre-Père toujours, suivi d'intentions à la con pour Saint-Vincent-de-Paul, « l'ami des pauvres », pour Notre-Dame-du-Bon-Conseil, puis pour toute une série de saints, chaque fois différents, dont Rico se foutait éperdument.

Mais entendre débiter ces âneries n'était pas la pire des choses. La vacherie, c'est qu'il était nécessaire de retirer son ticket une heure et demie avant

l'heure du repas. Le curé de la paroisse, le père Xavier, proposait alors, « à ceux seuls qui le souhaitent, n'est-ce pas », quelques leçons de catéchisme. Bien évidemment, ceux-là étaient les premiers à se mettre à table et à découvrir le menu du jour de Mme Mercier.

Un soir, Rico s'était résigné à suivre le curé. Un sermon, un cantique, ça valait mieux que de rester sur le carreau. Le menu proposait de la morue à la provençale, et de la morue, Rico ne se souvenait plus quand il en avait mangé pour la dernière fois. Ce fut une heure d'enfer, qui lui rappela tristement ses années d'enfance et les cours de religion obligatoires. Le père Xavier avait terminé sa leçon par ces mots : « Oui, mes frères, le Christ eût bien voulu se rassasier des pelures que les pourceaux mangeaient, mais personne ne lui en donnait. » Rico avait cru péter les plombs. Depuis, et même s'il avait apprécié la morue de Mme Mercier, le catéchisme il évitait.

Le jour où Rico et Titi firent connaissance, c'était la veille des fêtes de Pâques. Derrière eux, la queue s'était allongée d'une trentaine de femmes et d'hommes. La porte de la salle paroissiale, toujours close, rendait impossible le retrait de son ticket-repas.

Après une bonne heure d'attente, le père Xavier était enfin venu leur donner une explication. La salle serait fermée le jeudi et le vendredi saints.

— Pour ceux qui croient en Jésus-Christ, avait-il commencé, et je sais que ce n'est pas le cas de tout le monde, mais ce n'est pas grave, il faut rappeler que Notre Seigneur est mort pour nous ce week-end pascal.

Ils avaient tous baissé la tête, se disant, bon, allons-y pour le sermon de Pâques.



Après s'être raclé la gorge, le curé avait repris :  
— Ni aujourd'hui, ni demain, nous ne servirons de repas. Nous, les chrétiens, célébrons le dernier repas que Jésus fit avec ses disciples...

— Eh ben voyons ! il bouffe pour la dernière fois, et nous, tintin ! avait marmonné Titi.

— Amen, mon frère, et serre bien ta ceinture, avait répondu Rico en rigolant.

Ils s'étaient regardés puis, sans attendre la fin du laïus, ils étaient partis. À la recherche d'un autre lieu où tambouiller.

— Rue Serrurier, avait hasardé Rico.

— Trop de monde. Puis c'est trop loin pour ce soir.

— Rue de l'Orillon, alors...

— Putain ! tu rigoles ou quoi ! On y chope la diarrhée. Depuis six ans que je suis dans la rue, j'ai noté tous les endroits où j'ai ramassé quelque chose. Tant que je peux, j'évite. Non, on va tenter la Trinité. C'est pas du trois étoiles, mais y a la quantité... Et c'est plein d'étudiantes mignonnes comme tout. La jupette au-dessus du genou, tu verras, ça aide à digérer le riz aggloméré !

Ils avaient ri, et depuis ils ne s'étaient plus guère quittés.

Titi et Rico ne se racontèrent jamais comment, un jour, ils s'étaient retrouvés dans la rue. Ils le savaient, leurs itinéraires, malgré quelques différences, étaient similaires. Alors, tout en fumant des clopes, ils préféraient parler de tout et de rien. Surtout Titi.

Pour Rico, Titi, il avait dû être professeur, ou instituteur. Quelque chose comme ça, quoi. Il avait lu des tas de bouquins et, dans leurs discussions, il y faisait souvent allusion. Un après-midi, ils étaient sur un banc, au soleil, square des Batignolles –

un endroit où ils aimaient se retrouver –, Titi avait dit :

— Tu vois, quand j'étais ado, je lisais des bouquins de Burroughs, Ferlingetti, Kerouac...

Devant la mine inexpressive de Rico, il avait ajouté :

— Tu n'as jamais lu ça, *Sur la route* ?

Rico n'avait jamais rien lu, depuis l'école. Enfin si, des SAS, des Brigades mondaines, des San Antonio quelquefois. Chez lui pourtant, ce n'était pas les livres qui manquaient. Une bibliothèque pleine. Des ouvrages reliés, aux couvertures illustrées, qui arrivaient chaque mois par la poste. C'est Sophie, qui s'était abonnée à ça. Elle trouvait que c'était bien, des livres à la maison. Élégant, disait-elle. Mais elle non plus, elle ne lisait pas. Elle préférait les magazines féminins.

— Non. Tu sais, moi, les bouquins...

— Bof. Des beatniks, c'était. Tu en as entendu parler ?

— Ah ouais.

Mais les beatniks, pour Rico, ce n'était rien que des mecs à cheveux longs, chemises à fleurs et guitare en bandoulière. Il se souvenait du chanteur Antoine. De Joan Baez aussi. Peace and love, tout ça. Pas vraiment son truc, à Rico. À seize ans, il était plutôt du genre tiré à quatre épingles, bien propre sur lui. Et il croyait que la vie se traversait à toute pompe en Ferrari rouge.

— Ces gars-là, les beatniks américains, je veux dire les vrais, ils se faisaient des virées en auto-stop à travers tous les États-Unis. Le vagabondage, la vie sauvage... Kerouac, ce con, il a même écrit un truc pour raconter ça, leurs folles équipées. *Les Clochards célestes* !

Rico avait souri.

— Ben nous, hein, sur notre route, on est loin de décrocher la lune.

Titi avait gardé le silence.

— Ouais. On the road again, c'était leur credo.

Son regard était complètement perdu.

— On the road again, il avait répété, pensif. Quelle putain de connerie !

Ni l'un ni l'autre n'en doutaient, leur route n'était plus une route. Seulement un marais où, chaque jour un peu plus, ils s'enfonçaient. Irrémédiablement. Et même si quelqu'un parvenait à leur saisir la main, il était trop tard. Les mains qui se tendaient vers eux n'étaient pas des mains amies, ne l'étaient plus. Juste des mains bienveillantes. Un gobelet de café chaud. Une boîte de corned-beef. Une portion de Vache qui rit.

— On the road again, et pour toujours, ça, c'est nous, Rico, tu vois.

— Ouais.

— Enfoirés !

— Enfoirés, marmonna Rico, en finissant sa bière.

Sur l'écran, la présentatrice relatait maintenant le drame de centaines d'automobilistes, de retour des stations de sport d'hiver, bloqués sur les routes par d'impressionnantes tombées de neige. Tous les secours se mobilisaient dans les Alpes pour venir en aide à ces malheureuses familles en détresse.

Rico sourit en imaginant que Sophie était peut-être elle aussi coincée sous la neige. Sophie et Alain, Éric et Annie...

— Enfoirés, il marmonna encore, en se levant.

Abdel refusa qu'il paie ses bières.

— Reviens quand tu veux. Y fait chaud, ici.

Rico déroula jusqu'à la bouche le col de son pull camionneur, ferma sa capote militaire, enfonça son bonnet et le tira sur ses oreilles, puis, les mains au fond des poches, il sortit dans le froid. Selon la météo, la température devait descendre au-dessous de -10 dans la nuit.

L'air glacial s'abattit sur lui, aussi blafard que la lumière des réverbères. Il se dit que c'était un soir à aller manger à l'Armée du Salut. Au Palais de la Femme, au coin de la rue Faidherbe. Pour dix francs, sûr, il aurait ses mille quatre cents calories.

Une envie de pleurer lui noua soudain la gorge. Titi! il se gueula dans la tête. Titi. Il revit son cadavre qu'on emportait. Titi, lui, les autres, ils n'étaient rien. Rien. C'était la seule saloperie de putain de vérité de cette vie. Et il accéléra le pas.

Les souvenirs, c'est juste bon  
pour faire pleurer.

Cette nuit-là, Rico décida de quitter Paris. À crever, autant crever au soleil. Voilà ce qu'il s'était dit.

Tout ce qui tournait dans sa tête, depuis qu'il avait vu les pompiers emporter le corps de Titi, le ramenait à cette seule évidence : il finirait comme Titi. C'était une illusion de croire qu'il pouvait encore s'en sortir, et même qu'il pouvait continuer à s'aménager un semblant de vie dans la rue.

Par rapport à d'autres, bien sûr, il n'était pas à plaindre. Il avait une bonne planque pour dormir, des sympathies dans quelques bars, chez quelques commerçants du marché d'Aligre et, au bureau de poste de la rue des Boulets, quand il ouvrait la porte aux clients, il savait inspirer la compassion. Mais cela ne durerait pas toujours. Un jour ou l'autre, il plongerait. Parce qu'un jour ou l'autre, il n'aurait plus la force de rien. Depuis cet après-midi, d'ailleurs, il n'avait plus de force à grand-chose. Seuls les mécanismes de l'habitude avaient fonctionné, pas sa volonté.

Il s'allongea sur le dos et alluma une cigarette. Ça tirait dans son ventre. Il devait être cinq heures.

La faim était le plus précis des réveils. Il se souvint d'une confiance de Titi : « Tu vois Rico, quand j'étais gosse, je pensais que la faim c'était comme le mal de dents, mais en pire. Je veux dire, au bout d'un certain temps. La rue m'a appris que, finalement, c'est pas grand-chose la faim. Ça se négocie mieux que le mal de dents!... » Rico sourit. Titi, ses dents, ça faisait belle lurette qu'il les avait perdues les unes après les autres !

Il attrapa la bouteille de vodka derrière lui, et s'en envoya une longue rasade. La bouteille, il l'avait marchandée pour soixante-quinze francs chez un épicier arabe du faubourg Saint-Antoine, ouvert toute la nuit. De la Smirnoff. Le besoin d'alcool fort s'était fait sentir en quittant le Palais de la Femme. Le plat de lentilles au petit salé avait apaisé son estomac, pas sa douleur. Ni ses angoisses. La mort de Titi avait brisé tous les garde-fous qu'il s'était patiemment construits entre sa vie présente et sa vie passée.

Rico grimaça. Le liquide, comme toujours à jeun, coula poisseux dans sa gorge. Il toussa, reprit sa respiration, puis avala une autre gorgée. Les yeux fermés, il attendit de sentir la chaleur de la vodka dans son corps, puis il tira sur sa clope, et tenta de réfléchir encore un peu. Tourner et retourner les choses dans sa tête, c'est ce qu'il avait fait toute la nuit.

Sa planque, à Rico, elle était au coin des rues de la Roquette et Keller. Dans un immeuble en construction. Dans ce quartier – mais c'était pareil dans tous les quartiers populaires – on démolissait les vieux immeubles à tour de bras, pour reconstruire des appartements grand standing. Rénover, ils appelaient ça, à la mairie de Paris.

Curieux, toujours à l'affût, Rico s'était aventuré sur le chantier une fin d'après-midi. C'était il y a six mois. Les travaux semblaient arrêtés, alors que le gros œuvre des six étages était terminé. Au sous-sol, il découvrit les garages. Des box particuliers. Il s'installa dans l'un d'eux pour la nuit, sur une bâche qui, bien pliée, se révéla être un excellent matelas. Il dort comme un bienheureux, pour la première fois depuis longtemps.

À six heures, un vigile le surprit. Un grand Noir, tout en muscles sous un impeccable uniforme bleu. *Paris Security*, pouvait-on lire sur l'écusson cousu sur la poche gauche.

— Qu'est-ce tu fous là ?

— Je dormais.

— C'est interdit, le chantier, mec. Tu sais pas lire ?

— D'entrer oui, pas de dormir, plaisanta Rico en ramassant ses quelques affaires.

— Où tu vas ?

— Ben, je me casse, non ?

Le vigile lui tendit une clope, puis du feu.

— Une Dunhill, putain ! ça faisait un sacré bail.

— Y a rien qui presse, mec. Tu peux rester.

Ils se dévisagèrent tout en tirant avec plaisir sur leur cigarette.

— C'est pas moi que ça va gêner, d'accord.

Le vigile, Hyacinthe il s'appelait, un Malgache, lui expliqua que le constructeur avait fait faillite. Un repreneur était sur le coup, mais de là à ce que les travaux recommencent, ça laissait de la marge.

Rico s'installa. Il amena de la gare de Lyon toutes ses affaires réparties dans deux consignes : son sac à dos, un duvet, des fringues, un petit Camping-gaz, des bougies, une tasse en porcelaine et quelques autres bricoles glanées ici et là. Au réveil, il rangeait tout sous la bâche qui, la nuit, lui servait de matelas.

Chaque matin, Hyacinthe invitait Rico à prendre un café et un croissant chez Bébert, un bistrot, plus haut dans la rue, qui persistait à ne pas être à la mode dans ce nouveau quartier branché de Paris.

— J'étais vigile dans un hyper, en banlieue, lui confia Hyacinthe. Un après-midi, je repère un type comme toi...

Il avala une gorgée de café.

— Va pas te vexer, hein, Rico, c'est juste pour dire, et que c'était mon job de surveiller.

— Je sais.

— Le mec, il poussait un caddie avec un pack de bières et une baguette de pain dedans. Je le vois qui s'arrête à la charcuterie. Il se fait couper une tranche de jambon, un bout de pâté, et il continue à travers les rayons...

— Et il s'est mis à bouffer!

— Comme tu dis, putain!

— Ça m'est arrivé de faire ça.

— Quand je l'ai revu, il était scotché devant les télévisions. Pain-pâté, pain-jambon... J'ai laissé courir. Puis, tranquille, il est allé payer son pack de bières, et... le soir, j'étais viré. Le chef du rayon charcuterie, il m'avait dénoncé.

— L'enculé!

— Des enculés, c'en est plein. C'est les mêmes qui supportent pas les Nègres, les Arabes...

— Pourquoi t'es vigile?

— Je sais rien faire d'autre. Je sais à peine lire et écrire, mec. Eh! mon job, c'est pas plus pourri que de jouer le Rambo à la RATP!

Quand les travaux reprurent, à l'automne, Hyacinthe rassura Rico. Il n'avait pas de mouron à se faire. Les garages, c'est par là qu'ils finiraient. Il suffisait que Rico dégage avant l'arrivée des ouvriers,



pour éviter des emmerdes à Hyacinthe. L'heure de l'embauche, pour Rico, ça ressemblait encore à la grasse matinée.

Ses pensées, cela faisait belle lurette qu'il n'arrivait plus à les maîtriser. Elles venaient par vagues, sans ordre, et il avait du mal à se concentrer sur une seule idée.

Sa cigarette commença à lui brûler les doigts et il s'accrocha au souvenir de son dernier domicile fixe. Trois ans déjà. Il vivait avec Malika. Mais ce n'était pas le désir de Malika qui l'obsédait à cet instant. Elle n'éveillait plus rien en lui. Pas plus que Julie. Ni même Sophie, dont il avait pourtant été fou amoureux. Les femmes appartenaient maintenant à un autre monde. Aussi inaccessible qu'un gueuleton d'enfer dans un super restaurant.

— Comment elles font ? avait demandé Titi en matant une jolie brunette qui faisait les cent pas sur le quai, en attendant le métro.

Elle portait une minijupe sous son manteau ouvert.

— Comment elles font quoi ?

— Pour l'avoir aussi ras le bonbon, sans se geler.

— Ça doit leur réchauffer la chatte de nous exciter, avait plaisanté Rico.

— Ouais...

Mais Rico ça ne l'excitait pas du tout. Même imaginer qu'il glissait sa main entre les cuisses de la fille ne le faisait pas bander. Il ne se branlait plus depuis longtemps. Sa queue restait flasque, et aucune image de femme ne l'aidait à la durcir, à la redresser. Fût-elle celle de Sophie lui tendant son cul pour qu'il la prenne en levrette. Au bout d'un moment, ce bout de chair pendouillante entre ses doigts l'écœurerait. Il se dégoûtait.





---

5801

*Achévé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Black Print  
le 15 octobre 2023*

Dépôt légal octobre 2023  
ISSN 2741-9266  
EAN 9782290385579  
OTP L21EPLN003450-554919

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion